

*Arts et Métiers* et l'*Encyclopédie*, parfois un homme est transformé en femme, une femme en homme, etc. Ces remarques étant faites, il reste que l'ouvrage de Geraldine Sheridan est un apport considérable dans notre connaissance de la place des femmes dans le monde du travail au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Madeleine PINAULT SORENSEN

Bertrand BINOCHÉ (dir.), *Nouvelles lectures du Tableau historique de Condorcet*, P.U. Laval, « Symposiums de la République des lettres », 2010, 204 p., Index des noms d'auteurs, ISBN : 978-2-923859-00-2.

En 2004 paraissait à l'INED l'impressionnante édition (1 320 pages !) du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, Esquisse, Fragments et Notes (1772-1794)* (abrégé en *TH* dans la suite du texte, voir un compte-rendu dans *RDE* n° 44, 2009). Le « groupe Condorcet » (*TH*, p. X) démontrait, pièces à l'appui, que la dernière œuvre à laquelle il travaillait avant sa mort, le 29 mars 1794, était un immense iceberg, dont l'*Esquisse*, publiée par Sophie de Grouchy en mars 1795, n'était que la partie émergée. Car Condorcet conçoit le projet dès 1772 (8 textes), et le reprend dans les années 1780 (15 textes). Acteur important de la Révolution, réduit à la clandestinité en juillet 1793, il se remet à son grand œuvre. En 8 mois, il rédige le *Prospectus/ Esquisse* (terminé en octobre), mais aussi 27 autres textes.

En 2008, le Centre Interuniversitaire d'Études de la République des Lettres (CIERL, Université Laval, Québec) a consacré un séminaire à cette édition monumentale. À ce nouveau *TH*, il fallait de nouvelles lectures, pour remettre en perspective Condorcet par rapport à lui-même, par rapport à ses prédécesseurs, ses contemporains et ses successeurs, et par rapport à nous lecteurs de 2011, puisque sa projection dans l'avenir est devenue, en partie, notre passé.

Parmi les 7 contributions qui constituent le volume, 4 me semblent plus attachées à la lettre du *TH*, à ce qu'écrivit son auteur entre 1772 et 1794, avec ses éventuelles contradictions ; c'est par elles que je commencerai.

Catherine Volpilhac-Augier (p. 155-169) part de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, œuvre achevée celle-là, mais dont la rédaction s'étend elle aussi sur plus de 20 ans (1745-1768). Pour lui, l'esprit humain est né en Asie. Si son apport se limite aux arts et techniques (en matière de sciences, il n'y a que ténèbres avant Newton !), c'est tout de même bien d'un décentrement qu'il s'agit, surtout par rapport à Bossuet, dont le *Discours sur l'histoire universelle* (1681) est avant tout une histoire du christianisme. Turgot (*Tableau philosophique des progrès successifs de*

*l'esprit humain*, 1750) laïcise l'histoire, et la reconstitue sur la base d'hypothèses, et non de récits ; mais selon lui, un facteur politique, le despotisme, a arrêté les progrès des sciences en Asie. Condorcet s'inscrit pleinement dans cette ligne, et sa dépréciation constante de l'Orient est un recul par rapport à Voltaire.

Rolando Minuti (p. 171-198) explore lui aussi la catégorie Orient dans le *TH*. Elle a un rôle crucial, puisqu'elle définit, en négatif, l'Occident ! C'est un égarement, un bloc immobile, une scission dans la marche des progrès. La fragilité de l'esprit humain primitif explique l'émergence d'une réponse religieuse, mais celle-ci a deux versants : la mythologie grecque rapproche les dieux de la condition humaine, tandis que l'orientale les en éloigne. La « séparation de l'espèce humaine en deux classes » (*TH* p. 249) est universelle. Mais elle produit tous ses effets négatifs avec le figement en castes, dont le but, à l'origine double (instruire/dominer) se fige en despotisme, surtout en Orient. Condorcet est en accord avec Boulanger (*Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, posthume, 1761). Il admire Mahomet comme unificateur des tribus arabes et fondateur d'une religion épurée, mais l'Islam reste un despotisme. L'apport de la science arabe se réduit au rôle de passeur du génie grec, qui permettra la renaissance des Lumières... mais en Occident. L'Orient n'est le lieu d'aucun progrès réel ; il n'apparaît dans l'avenir que comme objectif d'une mission civilisatrice (autrement dit d'une expansion coloniale, p. 198) grâce à laquelle « la liberté subjuguera tous les peuples » (*TH*, p. 944). Le couple Orient/Occident est donc une opposition binaire non symétrique, affectée d'une « valence différentielle » lourde de préconstruits (F. Héritier, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, 1996). Une autre opposition binaire de même farine, rhétorique/science, suscite des réticences comparables. Marc-André Bernier (p. 79-94) part du double sens du mot tableau (méthode technique/ récit rhétorique) pour réexaminer le *Prospectus/Esquisse*. Il se déroule suivant une perspective lockienne, strictement sensualiste et empiriste : « toutes nos idées sont le résultat des opérations de notre intelligence sur les sensations que nous avons reçues » (*TH* p. 382). Elles peuvent aboutir à des erreurs, « depuis le paralogisme subtil jusqu'aux rêveries de la démence » (*TH* p. 242), mais celles-ci peuvent et doivent se résoudre par l'usage, pour chaque science, d'une langue exacte et précise, et par la construction progressive d'une sémiotique qui, sur le modèle de l'algèbre, évacuera la rhétorique, mère des préjugés et instrument d'imposture. L'avenir verra l'émergence d'une langue universelle qui rendra « l'erreur presque impossible » (*TH* p. 456), même dans les domaines de l'opinion et du vraisemblable... Oui, mais Condorcet ne vit pas dans sa dixième époque, et il y a bien une rhétorique à l'œuvre dans le *TH*. L'évocation des sottises et des crimes suscite chez lui une « indignation

citoyenne », seul moyen de dépasser la tension entre « histoire criminelle des nations et histoire admirable des progrès des sciences » (p. 93). La sémiotique empiriste ne peut envisager d'alliance entre savoir et sentiment, et donner un rôle civilisateur à la rhétorique. Le seul rempart contre la barbarie est l'idée de perfectibilité indéfinie, dont nous sommes « toujours les héritiers déçus » (p. 94).

Michel Malherbe (p. 95-118) se demande comment Condorcet peut mettre en tableau la diversité historique. Si l'esprit humain se développe selon des lois universelles, alors l'espèce humaine, c'est-à-dire l'humanité dans son ensemble (ce sens est encore rare à l'époque, p. 103) devient le sujet réel de l'histoire, ou le deviendra. Mais le progrès (naturel) subit moult avatars (historiques), et « la relation du négatif de l'histoire au positif de la nature est ambiguë » (p. 115). Le nœud du problème, c'est l'inégalité entre les hommes et entre les nations, lointain héritage de la séparation de l'espèce humaine en deux classes : cette opposition binaire là résiste bigrement. La seule issue est une pétition de principe, circularité logique certes, et aporie de tous les idéaux : « pour donner aux hommes leur humanité, il faut bien espérer en leur humanité » (p. 118).

Les 3 autres contributions me semblent plus orientées sur l'esprit du *TH*, en explorant ce qu'aurait pu écrire Condorcet, et qui reste dans un suspens définitif.

Giovanni Paoletti (p. 119-151) voit dans la représentation de l'histoire « en tableau » un objet paradoxal. Il évoque les visions de l'histoire, de Bossuet à Hegel en passant par Turgot, Volney, Benjamin Constant et Comte. La transcendance divine est remplacée par le regard philosophique. Chez Condorcet, le sens du syntagme « tableau historique » se complexifie entre 1772 et 1793. L'observation du tableau produit deux sortes d'effets, émotifs ou cognitifs. L'observateur semble à la fois extérieur et intérieur à l'histoire, immanent et contingent. Entre ces deux perspectives, le projet reste « difficile à saisir » (p. 151).

Bertrand Binoche (p. 11-42) rappelle d'abord les expressions que Condorcet récuse : son projet n'est pas une histoire (qu'elle soit universelle, philosophique, raisonnée, générale, ou naturelle). Il retient l'expression « tableau historique »... mais il n'est pas le seul. L'examen d'un corpus de 25 ouvrages, publiés entre 1766 et 1799 et qui portent ce titre, suggère l'idée que l'expression recouvre « un peu tout et n'importe quoi »... ce qui la rend justement propre à désigner « une entreprise foncièrement originale » (p. 16). Le *TH* met en œuvre une « historicité composite » (p. 19) : reconstitution analytique de l'origine, reconstitution inductive, histoire « vraiment historique » (*TH* p. 240), extrapolation du passé à l'avenir. Elle se tisse avec quelques fils conducteurs : rôle du hasard, corrélation des progrès (d'une science, de l'ensemble des sciences,

des facultés humaines : ces progrès sont pluriels quoique solidaires (p. 26), donc le *TH* n'est pas réductible à une philosophie du progrès), permanence de la guerre entre les Lumières et les « sinistres pouvoirs du sacerdoce » (p. 29), structure manichéenne dont on ne peut sortir que par le postulat de la perfectibilité indéfinie, doctrine nouvelle (*TH* p. 235, 392, 456) et « nouvelle modalité du discours utopique » (p. 37).

Jean-Pierre Schandeler (p. 43-76), qui a dirigé avec Pierre Crépel l'édition du *TH*, revient sur le choix d'une présentation d'abord chronologique : 1772, années 1780, 1793-94. Pour la dernière période, l'édition a séparé le *Prospectus/Esquisse* des notes et fragments afférents : elle a donc constitué (et non reconstitué p. 43) le *TH* comme œuvre doublement inachevée : inachèvement matériel, inachèvement de la conception elle-même. On peut y voir le signe d'un échec, mais aussi la trace dynamique d'un projet intellectuel difficile. Condorcet lui-même peine à qualifier son objet autrement que par des démarcations négatives. Il cherche à dessiner les contours d'une « maîtrise possible des phénomènes sociaux » (p. 45). Pour pouvoir peser sur eux, il faut comprendre les mécanismes sociaux. Comment nommer ces sciences à construire ? Le syntagme « sciences sociales » (p. 48) paraît le plus approprié. Le *TH* est, plutôt que la constitution d'une théorie des sciences sociales, une réflexion sur ses conditions de possibilité. Du coup, l'*Esquisse/Prospectus* n'en est plus la pièce maîtresse. En 1772, le projet est celui d'une histoire des connaissances ; dans les années 1780 apparaissent les 9 époques, la notion de perfectibilité indéfinie, et les prémisses d'un double régime discursif, historique/théorique. En 1793, Condorcet accentue l'enchevêtrement de ces deux aspects (schémas p. 60-61). Les notes et fragments sont d'abord des tentatives pour établir des outils théoriques (langue, concepts, procédures) appropriés aux futures sciences sociales (p. 68). Le *Prospectus/Esquisse*, seul publié et donc connu, – trop connu ? – a contribué à « figer une idée biaisée de Condorcet et des Lumières » (p. 76).

Le volume ne prétend pas épuiser le sujet. Est-il, d'ailleurs, épuisable ? On peut travailler à des bilans partiels, cerner les erreurs, c'est-à-dire les connaissances qui se sont modifiées depuis 1794, les prévisions qui ne se sont pas réalisées, les parties de l'iceberg qui ont fondu dans l'océan des connaissances. Mais ils ne réduiront pas l'ambition fondatrice du projet, politique autant que scientifique : comment rendre les sciences « vraiment populaires » (*TH* p. 419), faire que le genre humain ne soit plus divisé en dominants et dominés ? L'entreprise, un tantinet mégalomane, à la fois méta-encyclopédie, essai épistémologique et autobiographie, pose des questions qui resteront ouvertes tant que l'avenir le sera.